

PREDICATION

Les fins et débuts d'années sont des moments privilégiés pour évoquer les bilans et les perspectives et pour réaliser un état des lieux. La notion de temps semble plus concrète en ces périodes symboliques. Le texte de l'évangile du jour nous y invite particulièrement et par conséquent nous interroge sur nos représentations et leurs adéquations avec le monde contemporain.

Chères amies, chers amis,

Les quelques versets de l'Évangile de Jean nous venons de lire sont assez obscurs, il faut bien le reconnaître. Jean nous invite dans un premier mouvement à un voyage à travers nos représentations de la notion du temps.

Habituellement, nous nous trouvons confrontés à deux représentations différentes de l'espace-temps. Une première tradition développe l'idée que le temps s'égrène de manière cyclique. Au même titre que les saisons, les récoltes et autres phénomènes tels que l'alternance du jour et de la nuit ainsi que le cycle lunaire, le temps s'écoule de manière circulaire et revient à un moment ou un autre à son point de départ. Il suffit d'adopter un regard sur la vie qui intègre la notion de « réincarnation » ou d'une notion plus ou moins semblable pour adopter cette lecture du temps. Il est vrai qu'une société rurale calque tout naturellement son calendrier sur le travail du sol qui lui-même est très dépendant des saisons. Qu'il s'agisse d'agriculture ou d'élevage, qu'il s'agisse d'exploitants sédentaires ou nomades, tous vivent et s'organisent en fonction des conditions climatiques qui reviennent régulièrement chaque année. Le quotidien des femmes et des hommes dont parle la Bible est très marqué par une approche cyclique de la notion du temps.

La seconde représentation de cette notion est linéaire. Autrement dit chaque jour qui passe est unique et ne reviendra pas. Le temps avance de manière régulière et inéluctable ainsi jamais aucun jour ne sera semblable à un autre. Les occasions saisies ou manquées le sont définitivement et il est impossible de revenir en arrière. Cette vision correspond certainement davantage à des personnes qui sont sensibles et imprégnées par les événements qui se succèdent et qui vivent dans un monde plus urbanisé et plus technique. La vie humaine débute par la naissance et s'égrène jusqu'à la mort sans que pour autant il soit possible de retenir ou d'accélérer le temps.

L'évangéliste Jean nous emmène dans une forme de confusion temporelle dans laquelle le Maître, celui qui détient l'autorité, celui qui parle au nom de Dieu, celui qui conduit à Dieu, est en quelque sorte son prédécesseur et son successeur. Il met ces étranges paroles dans la bouche de Jean-Baptiste : « celui qui vient après moi m'a précédé car il était avant moi. » Pour entrer dans cette logique, il est plus simple d'avoir une compréhension cyclique du temps. Ainsi il est possible d'être à la fois l'avant et l'après, le début et la fin, l'alpha et l'oméga comme le dira l'auteur de l'Apocalypse sans pour autant entrer en conflit avec la question de la chronologie. Dans la mesure où le temps réapparaît régulièrement, il est parfaitement possible d'être au début et à la fin de chaque chose, puisque la représentation circulaire se comprend comme un tracé clos. Si nous regardons nos pendules, nous constatons aisément que 0h05 et 23h55 se touchent même s'ils sont distants d'une journée. Ainsi il est possible d'être avant et après un événement qui lui-même potentiellement peut se reproduire.

Il est bien plus difficile d'intégrer la phrase de l'évangéliste dans une représentation linéaire du temps. Si nous adhérons à une suite infinie de jours qui se laissent mesurer par le rythme des années, il est bien plus difficile d'être à la fois avant et après. Il ne s'agit pas de parler de la durée de la vie, il est toujours possible à travers une vie plus longue d'être présent sur terre avant telle personne et lui survivre, ce qui pourrait répondre à une forme compréhensive du texte mais bien d'exprimer une antériorité et une postériorité indépendamment de la vie de toute personne sur cette terre.

Jean le Baptiste nous parle d'un Jésus qui le précède et qui lui succède de toute éternité à l'image d'ailleurs de nos existences propres. Jésus nous précède et nous succède même si nous ne l'avons jamais rencontré en personne. Pour réaliser cet exploit, quelle représentation du temps sommes-nous invités à adopter ?

Nous avons décidé depuis bien longtemps de fuir ce problème en décrétant que Dieu était éternel et que par conséquent la notion même de temps ne l'impactait pas. Il est alors aisé d'avoir été et de devenir tout à la fois. L'éternité, en n'ayant ni commencement ni fin, échappe à la notion de longueur et de durée. Le problème est que l'idée d'éternité implique l'immobilisme, dans la mesure où il est impossible d'échapper à l'usure du temps s'il y a mouvement, puisque l'idée même d'évolution nécessite un début et une fin. Bien entendu, il est toujours possible de concevoir que Dieu s'émancipe de tout, du temps, du mouvement, ainsi que de toute autre contrainte qui s'impose à nous autres humains, mais dans ce cas comment envisager une relation avec Lui dans la mesure où rien n'a de prise sur Lui. Cette difficile question est déjà abordée dans la Bible car cette interrogation n'est pas neuve. L'auteur de la deuxième épître de Pierre (chapitre 3, verset 8) écrit : « aux yeux du Seigneur un jour est comme 1000 ans et 1000 ans sont comme un jour ». Par conséquent, l'auteur de l'épître répond à l'interrogation du temps en créant une distorsion entre Dieu et nous et en affirmant que les échelles ne sont pas comparables. Bien entendu cela répond à une partie de nos interrogations. En effet, en aucun cas notre espérance de vie ne peut atteindre la durée d'une journée de Dieu. Nous ne pouvons qu'espérer exister au-delà de deux heures de son temps, même trois heures relèvent du miracle... alors impensable de rêver une modeste journée. Mais pour autant cela ne répond pas aux débats philosophiques et théologiques. Si nous voulons demeurer dans l'art du calcul, vu l'âge la terre, Dieu aurait de l'ordre de 12 330 ans. Cela ne paraît pas raisonnable. Il nous faut donc nous tourner vers d'autres interrogations que celle de l'échelle temps.

Qu'est-ce qui est éternel ? Qu'est-ce qui dure ?

À travers le temps, nous pouvons constater que quelques structures et organisations psychologiques de nos esprits perdurent. En premier lieu, la famille reste le lieu fondamental de tout tissu social. Évidemment, la forme de la notion de famille évolue. Dans des passés pas très lointains, nous pouvions parler de tribus, de clans ou de villages car l'idée d'une famille mononucléaire, c'est-à-dire composée des seuls parents et enfants était inconcevable. Pourtant l'idée globalement était la même. Il s'agissait, et il s'agit encore, d'assurer la relève des générations ainsi que la transmission des éléments essentiels qui permettent la survie. Bien entendu, l'idée de famille évolue, notre époque connaît les divorces, les couples monoparentaux et l'éclatement de la filiation en ligne directe. Peut-être que nous tendons de nouveau vers des logiques plus claniques ou tribales de manière renouvelée. Pour autant l'essentiel demeure sauvegardé. La transmission entre les générations est assurée à travers de nouveaux accommodements.

Sur un plan plus psychologique, pouvons constater que l'idée de spiritualité perdure. Il est vrai que la notion de religion est en souffrance. En particulier, le christianisme sous sa forme catholique et protestante est malmené. La crise institutionnelle est violente. En Europe occidentale, et d'une moindre manière en Amérique du Nord, les cultes historiques sont contestés. Dans les deux grandes

confessions, les circonstances qui conduisent à la crise ne sont pas identiques, pour autant la notion de déclin est enclenchée dans la mesure où la transmission s'est fortement perdue. Nous pouvons constater que l'incompréhension touche davantage les questions dogmatiques et d'organisation des cultes que l'idée même d'une ouverture spirituelle sur un monde au-delà des réalités sociales et économiques de notre fonctionnement institutionnel laïque. Ce n'est pas l'idée de Dieu qui pose question mais bien la représentation que proposent les églises. Ce n'est pas l'idée d'une vie spirituelle qui dérange nos contemporains mais bien l'acceptation et la soumission aux rites et règles religieuses. Ce ne sont pas les interrogations mystiques qui perturbent les habitants de nos villes et villages mais bien la manière dont nos églises les gèrent. Quelles sont alors les perspectives qui s'ouvrent à nous ?

Il serait illusoire d'imaginer que la réponse est simple. Pour autant, une chose est certaine, dans la mesure où la transmission ne s'est plus faite, il serait absurde de croire qu'il est possible de continuer sur la dynamique ancienne. Il est indispensable d'inventer de nouvelles approches. Le texte de l'Évangile de Jean que nous venons de lire nous y invite particulièrement. Comment exprimer ce qui est de l'ordre de l'éternel humain et qui nous dépasse. Comment dire ce qui était avant, ce qui va perdurer même à travers des transformations et qui transcende totalement la durée modeste de nos vies ? Il s'agit bien là du défi que nous lance Jean. Dire ce qui était et ce qui sera, alors même que nous sommes appelés à diminuer pour que Lui puisse grandir selon la formule de Jean le Baptiste. Certainement que la forme de nos cultes va se transformer, que nos conceptions dogmatiques vont connaître des transformations, que l'organisation de nos paroisses va connaître un chamboulement radical, l'essentiel reste de permettre à une communauté de signifier le chemin vers le Père. Il serait regrettable de craindre le changement car il est le signe de vitalité et de vie. Il nous faut maintenant apprendre à domestiquer le changement sociétal qui est en cours et cesser d'imaginer que l'Église peut s'en exclure. L'évangéliste Jean nous invite à réfléchir, surtout durant les périodes de transformation radicale à ce qui fait l'identité de l'être humain.

Nous n'allons pas porter de conclusions maintenant, ni même dans les jours à venir. Cela dépasse d'ailleurs les capacités et les enjeux de notre modeste paroisse. Pour autant, il est important que nous y réfléchissions et que nous préparions les adaptations de nos institutions pour que nous soyons en mesure de peser sur la construction du monde qui vient. La spiritualité nous précède et nous dépasse mais les formes d'expression de la religion sont temporelles. Nos protestantismes n'existent que depuis un peu plus de cinq siècles, ils ne sont pas promis à l'éternité s'ils ne portent plus une pertinence dans le fonctionnement de notre société. Il s'agit là de l'enseignement porté par Jean, ce qui dure, ce qui s'installe dans la permanence c'est ce qui relève de notre humanité et non pas des formes provisoires que nous lui attribuons. Il est alors essentiel que nos protestantismes se rénovent pour conserver un avenir.

Notre Dieu, accorde-nous la grâce de l'Espérance et le courage d'inventer les formes qui la rendent possible. Amen.

Pasteur Pascal TRUNCK, TNM le 02/01/22